


Claude Marc Bourget

1265

LE SAGITTAIRE D'EVESHAM

RÉCIT

BM

 Dolby Atmos

Livre-audio
immersif

À PROPOS DU LIVRE-AUDIO.

Claude Marc Bourget présente *1265, Le Sagittaire d'Evesham*, récit médiéval, historique, épique et en partie fabuleux, mettant en scène des personnages, des lieux et des événements authentiques et un personnage principal fictif et fabuleux (le protagoniste et narrateur) tiré de la mythologie grecque : un centaure, créature mi-homme, mi-cheval et qui se révélera un prodigieux archer, plongé avec tumulte dans les terribles luttes fratricides qui eurent lieu en Angleterre, au 13^e siècle, entre la couronne d'Henri III et les barons réformateurs.

Ce récit de troupes, d'armes et de soldats, mais où l'amour tient sa place de toujours, entre le cœur, la mémoire et le ciel, montre un personnage extraordinaire qui s'oppose à terme à ses dons de guerre les plus admirables, cela au prix de l'abandon.

Un livre immersif de [Claude Mac Bourget](#), interprété par le comédien Eric LeBlanc. Idée, texte, musique originales, enregistrement, mixage, réalisation, production de Claude Marc Bourget. Mastering de Marc Thériault et Félix Laliberté, Le Lab Mastering, Montréal.

Un merci tout spécial à François Arbour pour son écoute et ses conseils savants et amicaux.

* * *

Pour en savoir davantage sur ce récit, ses personnages, ses lieux, ses actions, rendez-vous sur 1265-le-sagittaire-d-evesham.com/

Claude Marc Bourget

1265 Le Sagittaire d'Evesham

(VERSION 2024 *)

RÉCIT

*Ce texte a été publié une première fois aux
Éditions du Beffroi (Québec) en 1990,
précédé de La Bataille des Alberti.*

ISBN 2-920449-41-9

I

WORCESTERSHIRE, LE 4 AOÛT 1265

Cette histoire se passe au milieu du 13^e siècle, de la France à l'Angleterre. Ses lieux, ses événements, ses personnages sont historiques. Sauf pour le centaure, qu'elle a fait naître et mourir. Ou je me trompe, car rien n'est sûr au chapitre des créatures extraordinaires. Elles viennent et vont en ce monde sans que ce monde les y voie, sinon après coup, par leur ombre ou leur sillage.

CMB

Je crois à mon étoile, qui est bonne; mais par les plaines marneuses où j'accompagne mon prince, qui aime son archer comme sa plus belle bête de chasse, je vais également sous les fatigues d'une progression sans trêve ; et j'ai déjà vu combien les choses de la terre aussi peuvent influencer mon œil et ma flèche.

Nous sommes presque vingt mille hommes à avancer par une lune humide, qui, tels des loups, combattons des chiens. C'est depuis le jour d'hier qu'il me semble, nous avons repris une route victorieuse.

Simon de Montfort s'était appuyé sur les Gallois indociles pour nous prendre des châteaux, mais nous avons gardé les ponts de la Severn, et, au-delà du dernier, à battre la rive galloise, nous l'avions refoulé à la ville que là-bas on appelle Casnewidd ar Wysg. Sur ce golfe où elle est, l'attaque de ses navires par nos galères lui avait bloqué la rive anglaise et achevait de l'enfermer sur les landes de Sir Fynwy. Or, de Montfort avait à l'est son fils accourant de Londres à dessein de nous coincer entre eux deux.

C'est à Kenilworth que notre jeune général nous fit foncer une première fois à travers la nuit. L'aube nous habilla de brume et nous surprîmes facilement ces renforts. Je tiens l'amitié que nous a fait le temps pour un prodige, mais l'invention fut d'attaquer d'abord la mâchoire mobile de l'étau. Je crois que de retour à Worcester, mon prince a compris que bientôt il dépasserait en génie Simon de Montfort, son oncle, ce vieux comte de Leicester duquel il avait tant appris en de meilleurs jours et dont il venait d'anéantir un moins brillant élève. N'empêche qu'entre-temps, l'oncle a su profiter de notre manœuvre en traversant finalement la Severn à deux pas de la ville : suprême tentative de rallier un fils qu'il ne sait pas mort.

De Worcester à Kenilworth, puis de Worcester à maintenant que nous-mêmes à bout, mais tous enragés d'en finir, nous tâchons à forcer de nouveau cet immense chien, la route nocturne est toujours plus prometteuse. Mais l'approche d'Evesham m'emporte aussi sur les fumées d'une autre ivresse. Je me sens remonter la marche des événements qui, après celle des astres, m'a fait ainsi que je suis, ni jeune ni vieux encore, chevauchant auprès de Lord Edward, mon prince et protecteur.

II

J'ai commencé ma vie sur les plaines de la Garonne violente aux grands saules, où Toulouse a fleuri et se fane, Toulouse qu'encore imberbe, mais avec ma voix aiguë et ma boîte à cordes, j'ai quittées pour les environs de Langres, qui est sur le contrefort d'un plateau. En dépit des affirmations de feu mes père et mère, je ne m'y ai pas trouvé la moindre parenté vivante; mais des larges hauteurs un fleuve naissait dont j'ai couru les eaux réelles jusqu'aux deux îles de Paris. Et j'imagine aujourd'hui mes parents tristes, une fois perdus et dépossédés, s'entendre sur un artifice qui me poussât du côté des vainqueurs, loin au nord de terres trop enviées et toutes creusées de tombes. Reste que j'ai dû trouver alors à chanter autre chose en moi-même et à pincer déjà d'autres cordes... Un compagnon de voyage en capuchon, du Midi vers un plus court et clair chemin que le mien, m'avait appris à lire dans son livre et sans cesse parlé d'étude. Il n'y avait plus rien à faire que le rejoindre dans les écoles de la ville.

De la montagne Sainte-Geneviève on croyait voir le monde, et le monde rendre son regard, mais il ne passera pas beaucoup de temps que je n'aie d'yeux, quant à moi, que pour les hautes forêts d'alentour. Et lors d'une visite à la Cité, où mon ami choisissait d'étudier et ne m'attendait que certaines fois, j'entendis

dire aux gens que le roi Louis prescrivait à tous de reprendre le jeu de l'arc.

Cette nouvelle m'alla droit à l'âme, telle une incantation, et je sentis se tendre en moi des muscles cachés. Peut-être était-ce un redoublement de ma passion des cordes, laquelle aurait donc bien failli, il y a peu, me faire pendre et orner de ma tête arrachée l'accès du pont d'Hereford, comme on fait à Londres pour trahison; ou peut-être la cause était-elle dans cette constellation d'automne qui escorte les aurores aquitaines au mois de ma naissance. Quoi qu'il en fût, passion ou constellation, ou ciel et terre ensemble, je changeai mon instrument pour un arc, et comme je n'aurais jamais pris plaisir à tirer contre un but que rien n'agite, qui semblerait déjà mort, je m'adonnai tout de suite à la chasse.

La vie que mon regard attrapait dans sa course, ma flèche immanquable l'arrachait aux bois. Très bon pied, très bon œil, je voyais juste et décochais à temps. Mais en plus exact encore, je comprenais la bête en fuite, qui n'évite que le corps à corps et ne saisit pas le trait. Je veux dire aussi que je la contenais en moi-même, sous l'homme. Au fort de cet éveil, je me sentais un corps de grand animal dans les hanches. Quelques fois alors, je courais à toute allure en gardant mon arc tendu à fond vers la cible que j'essoufflais avant d'atteindre; cependant il est vrai que la plupart du temps, je restais immobile ainsi, attendant pour tirer qu'entrât sous mon angle prévu la proie fuyante.

Au moment où j'employais ainsi ma nouvelle croissance, je connus une femme abandonnée, que je délaisserais plus tard à

mon tour mais dont les pouvoirs agissent encore sur mes rêves, ici, par-dessus la mer et le temps. À frauder les bois chaque jour davantage et toujours impunément, on déborde sa faim: j'avais eu recours à l'appétit des pauvresses pour décharger mon sac et mes épaules. Le chasseur avait été reçu comme jamais le musicien l'aurait espéré naguère pour lui-même. Pour sûr que ma laideur naturelle, mon visage boiteux, des cuisses en saillie, tout ce qui, dans l'aspect que je donne, tranche avec les Muses, s'était mêlé aux formes de mes bêtes.

Mes nuits de noces avec elle sont déjà loin de mes présentes nuits de guerre, mais leurs ombres s'étirent jusqu'ici sans rompre, comme en toutes sortes de filandres. Au commencement, je la cherchais pour avoir sa chair, peureuse encore, contre un gibier pareillement menu. À la fin, elle se donnait à moi sans autre échange que pour moi-même, je crois, et nous nous nourrissions ensemble de mes prises. Après avoir bu à la même pluie, ou léché les feuilles que nous tendaient les arbres alourdis, ou redécouvert quelque ruisseau, nous nous prenions en croupe en riant, selon chacun, pour s'unir inséparablement dans la fête. Et davantage elle m'avait suivi à la chasse, montée sur un dos bien courbé pour elle, plus je l'accompagnais ensuite dans son corps. Ses membres étaient quatre branches fines d'un bois tout blanc et sans écorce, où les nœuds des coudes et des genoux se déliaient sous ma charge humide. Je l'accompagnais aussi dans ses yeux; j'aimais à voir y promener mon image; chaque voyage me soulageait du poids grandissant de mes os. Devant elle, je ne m'inquiétais pas d'avoir un jour en

mon être une trop large part de matière : son intérieur, profond comme un ciel, aurait reçu facilement des montagnes.

Je crois avoir été, par sa fleur si charitable, la source d'un engendrement un peu moins monstrueux que moi-même. Or, avant que j'en visse un fruit, les malheureuses auxquelles, depuis cette femme, je n'apportais plus à manger, dénoncèrent ma chasse et firent à des sergents du guet la description en règle de cette laideur primitive à laquelle je suis tellement reconnaissable parmi les hommes ; et je sais qu'elles m'imputèrent aussi des orgies.

Ce jour-là, je n'ai pas cherché celle en qui j'avais tant d'espairs à naître, et j'ai idée que les gardes non plus. J'avais eu à fuir, eux à chasser le chasseur. C'aurait été nous perdre elle et moi, et perdre temps, que de la trouver moi-même une fois encore, quand j'avais le guet royal à mes trousses. Je dus oublier les bois, abandonner femme, ville, écoles ; et bientôt je quitterais tout le royaume de Louis pour celui d'Angleterre.

III

J'étais allé chercher un pressant asile auprès de mon ami, sous la petite chape tranquille de son école jacobine, lequel m'offrit davantage que cela, et plus encore que de m'acheter un moyen de prendre et de passer la mer sans encombre : pour son malheur, il s'embarquerait avec moi.

Mon premier lieu de salut, si je me rangeais à son avis, ce seraient les collèges d'Oxford, puisque enfin, m'étant enfui de Paris, comme tant d'étudiants avant moi, je n'y semblerais qu'un réfugié de plus. Or, en raison de mes véritables histoires parisiennes, l'ami ne me laisserait plus seul aux prises avec mes passions ; d'autant que ses éternelles études pouvaient le conduire partout où son ordre prêchait. Assez loin au nord-ouest, nous montâmes sur quelque navire de commerce attendu à Londres, lui de jour, moi de nuit, et nous navigâmes au milieu des marchandises et des denrées périssables.

Le matin du voyage, il m'avait déjà remis à la grammaire. J'avais relu des lignes et des lignes du livre, mais dans la mesure où je pouvais suivre tant d'horizons entre des murs battus de vagues. J'abomine la mer : il est impossible de la franchir sans berceau ni béquilles, ou sans ce souffle qui n'est pas de nous. Les

plumes de mes flèches n'attendent elles-mêmes aucun vent ; des cordes n'attachent pas ces voiles-là, mais une seule projette son mât à bon port.

Les eaux bruyantes et salées, trop nombreuses, me passèrent leur agitation inhumaine et remplirent mon ventre d'inquiétude. J'eus moi-même le dos couvert d'écume. Et nous n'étions pas à moitié route que mon compagnon, comme pris de sa propre folie, ne m'adressa plus que des paroles de reproche quant à ma dissipation. Il se mit à cracher sur la flamme, disait-il, qui s'élevait en moi sous la moindre friction des choses. Nos discussions devinrent plus orageuses que la mer hostile et mugissante.

Je ne cherche pas les paroles de miel, et, même, j'y préférerais les pointes ; au plus petit endormissement, je pense, tous les sursauts. Mais à l'occasion de cette traversée déchirante, mon compagnon m'avait éperonné soudain tout le flanc sur lequel, déjà, mon arrachement m'avait mis. Et de ce côté de moi, au-dessus du point de ma chasse, siégeait un mal du cœur empiré par ce maudit battement des flots. Je ne sus pas bien recevoir ces coups : je sus mieux les rendre, tous en un seul. J'ai continué tout le jour à donner mon amitié pour arme à ce nouvel adversaire de mes feux ; le soir, il m'aurait caché mon étoile. L'archer est un étrange combattant, d'autant plus dangereux qu'il est plus immobile.

Ce lecteur tout encapuchonné n'avait plus d'œil pour voir que ce grand corps que j'ai, je vais comme il me pousse ; qu'il vit à mes propres dépens, risques et périls, tandis que je ne puis

m'en détacher sans me perdre, ni lui résister sans qu'à la fin j'y succombe plus entièrement. L'homme n'était qu'Un, lui, par obéissance à l'esprit, mais son poids n'était pas le mien, ni la sienne ma croissance. Il n'avait pas reçu cette charge de sang qui m'étourdit, non plus que cette mer d'humeurs qui me noie ; toute cette liqueur qui nage entre mes os et que la présence d'une autre mer exalte.

Avant tous les signes du soir, il sera jeté par-dessus bord, avec un trou de flèche à l'endroit du cœur. Les marins ne s'occupèrent de nos querelles ni de sa disparition. Tout de même, jusqu'à l'arrivée, ils se gardèrent bien de passer sur le chemin de mes yeux. Dès notre accostage, je débarquais sans encombre, comme promis au départ, mais en sautant à quai, je me jurai de ne jamais reprendre la mer.

IV

N'étant ainsi qu'aux portes de l'Angleterre, je devais chercher à nouveau les directions du nord et du couchant. Comme du même coup, à prendre l'intérieur du pays, je m'éloignerais des vents larges et des marées, je m'y trouvais incité de toutes les manières. Le spectacle des fleuves m'était supportable encore, par mon lieu de naissance et parce qu'aussi, ils orientent au lieu d'enivrer, et je sus que celui de Londres coule au moins d'Oxford, quoique ici par le pire chemin de serpent.

Me vint alors l'idée de contourner quant à moi la grande ville et de rattraper ce fleuve par les champs. Londres a peu de forêt autour d'elle, et de cette façon je faisais un second effort de prudence, ayant déjà pu rouler flèches et arc dans une bâche prise à la cargaison du navire. Je gardai ces choses en écharpe avec la corde rattachée de mon arme, en espérant qu'à partir d'ici on me reconnût davantage au livre que j'avais maintenant sous le bras.

Le jacobin avait été plus sage en conseils qu'en reproches. Pour lui avoir fait ravalier ses paroles les plus turbulentes, m'était resté à hériter la seule part de lui-même qui me fût bientôt utile à suivre les plus judicieuses. La remise de son livre

plein d'ors et d'images à ses frères d'Oxford, avec des précisions de fortune sur sa malheureuse noyade en mer orageuse, m'ouvrit mieux les rangs collégiaux que tous les arguments d'usage contre les écoles de Paris.

Mais les rangs où j'entrais avec ce leurre ne joignaient pas que d'aveugles adorateurs de livres. De jeunes batailleurs les grossissaient, passionnés de bière et d'oiseaux. Avec eux, entre rixes aux marchés et beuveries aux tavernes, peu de choses doctrinales, sinon des querelles, pour maint combat de coqs et beaucoup de fauconnerie. Or mes flèches, un coup débâchées, valaient bien tous les blancs gerfauts d'Islande. Tous le virent un jour que les leurs, en ma présence, perdirent chaque course sur une proie qu'ensuite ils attrapaient déjà tombante ou fichée en terre, toujours exactement transpercée. Je la clouais même aux arbres, les fois qu'elle volait ou sautillait devant, et surtout quand elle y grimpait. Mes spectateurs eux-mêmes rivalisaient parfois d'adresse en montant chercher la pâture crucifiée aux cîmes, avant que les faucons, rendus ingouvernables et comme fous, ne se blessassent à trop vouloir la disputer à ma flèche et aux griffes des hautes branches hérissées par les vents.

Vint un temps où pour une fois d'oiseaux rapaces, on parla dix fois de mon arme. À leur affaitage, mes démonstrations avaient substitué, dans les jeunes esprits, ma science, mon art et ma manière de dresser l'arc. Dans la giboyeuse forêt de Wychwood, mes nouveaux compagnons m'organisèrent des épreuves auxquelles je me soumis avec plaisir, confiance et appétit, libérant là mes instincts en autant de flèches et sachant qu'ensemble

nous mangerions mes gains à la table de certains privilèges dont, grâce à tant d'amitiés de clergie à la fois, je jouissais plus assurément.

En ces nouveaux bois en fête, je me trouvais encore plus loin au nord-ouest, l'étant eux-mêmes d'Oxford, et parmi tous ceux des anciens jours, seuls les souvenirs de la femme m'atteignaient encore à la façon d'un mal. Mais ils logeaient en ces éclaircies qu'avaient subies, par mon arrachement, mes parties les plus chélives, tandis que mes membres et mes yeux robustes écloraient sous la toujours plus étonnante magie de ma nature. Or, à propos de ma nature et de son ardeur, justement, on commença bientôt à discuter autour de moi, et là de plus en plus fort aussi. Certains jugèrent que la grandeur de mon habileté était achetée du diable, à la personne de qui j'aurais eu cédé la moitié d'une apparence humaine ; d'autres, qu'elle était un don du ciel fait à la victime d'une injuste laideur. On en vint à se battre pour avoir raison. Personne n'imagina que tout le génie de mes sens était peut-être né du mariage d'une adresse animale et d'une intelligence d'homme, consacré par un instrument des anciens dieux.

V

C'est du temps de ces bois que date ma rencontre avec Lord Edward.

Entrés dans la fureur de savoir jusqu'où mes dons atteindraient, à quelle perfection surnaturelle, mes amis lâchaient maintenant une armée de faucons, d'un seul coup, sur un véritable peuple de gibiers. Ceux-ci étaient libérés de cages où, en prévision de cette épreuve excessive, on les avait placés ou capturés. Se dégageait ainsi de tout bord un mélange effrayé de proies sauvages et domestiques, à poil et à plume, dont les grands coqs de combat. La gageure qu'on me faisait maintenant soutenir consistait à transpercer chacune avant qu'elle fût empoignée par son rapide assaillant.

La chose (et j'ai la mémoire des actions) n'était pas allée toute seule et sans difficulté ; un arc ne lâchera jamais qu'un seul coup après l'autre, et certains arbres trop proches me cachèrent un peu la forêt. Mais avec la meilleure des chances du côté de mes forces, et quelques bouchées doubles avec des cibles qui croisaient leur course, je n'avais réussi que trop bien : la dernière des bêtes dardées par mes soins n'avait pas été la moindre ; plutôt un lièvre pourchassé par un étrange et puissant oiseau qu'à la surprise générale gouvernait un cavalier.

Un bouquet de jeunes pins, à cent pas, nous avait caché sa présence, comme sans doute à lui la nôtre, et le lièvre ayant tracé un genre de cercle avant d'aller serpenter sous les arbres, avait été cloué au plus bas d'un des minces fûts, pour ainsi dire entre les sabots de sa monture. Nous entendîmes hennir de peur et fouetter de la queue. Quand nous aperçûmes le chasseur traverser les pins à force d'éperons et vîmes, au même instant que lui, son très large faucon becqueter, dans le sang et la résine, la bête morte pendue par le cœur, il y eut une reculade ; mais le prince, comme un prince, avança.

Tout de même, mes compagnons le reconnurent moins à cela, son allure volontaire, qu'à ce volatile de chasse aux ailes en voiles de galère, qu'à présent il amarrait à son poing, comme s'il le réarmait. Si je trouvais désagréable à voir ce fantastique rapace, les autres le contemplaient avec admiration, presque étonnés de ma victoire sur la puissance de son vol. À Oxford, tous les amoureux de volerie savaient la chose : depuis quelque temps déjà, le prince avait son oiseau privé, et l'animal n'appartenait à aucune espèce notoire ; même les fauconniers de France, disait-on, ne lui connaissaient aucun exemple. Lord Edward passait pour un amateur de bêtes précieuses.

De son bord, je croirais qu'il reconnut les jeunes gens de collègue au désordre animal qu'ils osaient créer jusqu'ici, dans cette extraordinaire forêt du bout de l'Oxfordshire. Il les savait aussi en faveur de Montfort et des barons réformateurs qui, plus hardis encore, provoquaient un véritable désordre humain à la grandeur du royaume.

Mais c'était jour de chasse, à l'heure d'éclaircir les uniques circonstances ayant coûté le lièvre au protégé du prince et fait une telle plantation de proies et de flèches au milieu de Wychwood. Seulement, toutes les explications possibles ne justifèrent qu'une démonstration de plus. Il fut donc nécessaire que Lord Edward, rendu curieux aussi de me connaître, assistât à de quelques prouesses supplémentaires, que j'accomplis à la hâte et desquelles je ne me vanterai pas, sur les cibles mortes, transformées sitôt en de glacials hérissons. De pareils exploits brillent même sans gloire et chacun d'eux fit au prince l'effet d'un charme jeté dans son imagination. À leur spectacle il consentit, sous les exhortations de tous, à donner son propre jugement sur les merveilles de ma nature. De mon arme exaltée par un parfait usage, et de ma laideur bâtarde, il conclut à mon essence fabuleuse, c'est-à-dire à ce que personne autre que moi n'avait imaginé. Il n'en fallut pas davantage pour que je voulusse bien quitter les collègues et le suivre à ses chasses solitaires, qui l'éloignaient habituellement du monde et qu'il faisait surtout entre Londres et son très lointain comté de Chester, reçu du roi son père. Ici j'avoue que son offre et son intuition des êtres uniques me sortirent moi-même d'abord d'une position où je risquais bientôt d'être disséqué sous les querelles ; ou plutôt forcé d'éprouver encore mes moyens de défense, cette fois sur terre ferme et plus abondamment que jamais, sans doute, en confondant à mon tour, en cette forêt-ci, les hommes et les bêtes.

VI

À partir de cette rencontre, Lord Edward n'avait plus choisi de chasser avec son rapace, mais avec son archer. Il n'avait jamais eu meilleure arme et moi, pareille amitié. Or les choses ne tiennent guère en place, il me semble, si je ne les fixe moi-même entre elles. Ma fortune, du moment qu'il ne s'agit pas de mes flèches, tourne à tout vent.

Dès Oxford, par quelqu'un de la cathédrale, nous apprîmes que Londres, à laquelle Lord Edward n'avait projeté de rentrer que par étapes de chasse, comme à son habitude, commençait à bouger sous le remuement des comtés rebelles. Déjà faible de joyaux par trop de concessions héréditaires, la couronne vacillait maintenant sur le trône. Il arrivait surtout que Simon de Montfort, au comble de sa hardiesse, prenait les armes contre son roi, plus au sud.

Et à travers tout ce que Lord Edward savait d'eux et du génie de chacun, la lutte apparaissait inégale. À déjouer les plans d'un tel homme, Henri, son père, n'avait jamais été de force, pas davantage que ne le seraient, sur un champ de bataille, les derniers fidèles du baronnage.

Le prince n'avait pas pour soi la moitié des années de Leicester, et lui non plus, croyait-il, autant d'invention guerrière. Cependant, il avait appris assez de ce diable pour tâcher à renverser la balance des atouts. Mon dernier compagnon n'avait donc plus rien à faire, soudain, avec les instruments de ce chasseur qu'il devenait entre Londres et Chester, par ses moments de solitude et de curiosité. Il me fit promettre d'aller de mon bord attendre son retour au meilleur endroit où quelqu'un de ma sorte, en son absence, pût encore chercher asile et se nourrir soi-même. Il m'indiqua bien sûr cette forêt de Wychwood d'où nous sortions tout juste et qui lui avait donné coup sur coup, dans l'espace d'une même saison, me dit-il, son oiseau et son archer. Il me confia aussi que pourtant la bête était née des falaises scandinaves, hautes comme tous les pins de la forêt bout à bout ; à mon tour, je lui confiai que moi, je croyais l'être des étoiles albigeoises. Il comprit également ma raison de ne pas vouloir ramener avec moi, à Wychwood, son faucon maritime.

J'y partis sur l'heure, mais l'attente fut longue et véritable : plus d'une année, je crois, à déborder d'inquiétude sur un sort auquel semblait abandonné le mien, où j'ai failli perdre confiance. La protection du prince m'abritait de mille dangers pour m'exposer à un seul : ma sauvegarde risquait de tenir à ce qui lui serait échu. Et les jeunes d'Oxford, qui tous s'étaient retournés contre moi, le déloyal ami, comme jadis les pauvresses, devaient être prêts pour une dénonciation calomnieuse. J'eus à me cacher d'eux sans cesse à travers mon refuge. Dans tous les coins, par toutes les orées, je les sentais bien qui me sentaient et qui,

sous prétexte d'autres chasses au vol, osaient me provoquer. J'étais dépisté de la façon même dont mon retour avait été découvert : en ma présence, quand ils y étaient mis du haut des airs, les gerfauts hésitaient soudain à cueillir leur chasse.

C'est un jour où je décidai à me montrer de face et ne redoutais plus à me défendre, résolu à retrouver la maîtrise de mon sort, que je manquai de cribler Lord Edward, dont je ne reconnus pas la monture et qui arrivait enfin, lui-même moins chasseur et plus en guerre que jamais.

VII

Lord Edward et les troupes royales avaient eu le dessous en peu d'heures à Lewes, perdu courage et bataille au pied des collines crayeuses. Lui et son père capturés et prisonniers des vassaux parjures, de Montfort avait pris la tête d'une Angleterre découronnée. Comme à tous les joueurs leurs cartes, le comte de Leicester distribua les derniers joyaux du pouvoir à ses partisans du baronnage, mais de même à beaucoup d'ecclésiastiques, puis à la chevalerie des campagnes et jusque dans les bourgs, à des sortes de représentants, ses créatures.

Or, à la répugnance des barons les moins ignobles pour ce gaspillage des forces politiques, de Montfort reconnut à son tour des joueurs rebelles à son jeu, dont un était aussi bien traître à son règne militaire : le comte de Gloucester, pour se détacher soudain des réformes et surtout des privilèges populaires, avait décidé qu'il se retirait dans ses terres et tiendrait garnison à ses châteaux. De Montfort partit rapidement en expédition punitive, traînant à sa suite, comme des gages du droit où il se croyait, ses trophées, c'est-à-dire ses deux illustres proies.

C'est en ce voyage de guerre que Lord Edward s'était échappé, par un stratagème dont je vois bien maintenant, de mes yeux qui couvrent les plaines d'Evesham, dans l'aurore pointante, qu'il a transmis comme une nouvelle consigne à ses idées militaires. En tout cas, tel que raconté par le prince, ce stratagème donnait alors déjà le signal des grandes ruses employées pour surprendre et bientôt vaincre l'ennemi. Mais il n'en fut pas moins simple, comme toute arme efficace : ayant feint d'essayer, par amour équestre, chaque cheval des gentilshommes commis à sa garde, Lord Edward s'était enfui sur le plus rapide.

Les forces vengeresses étaient alors arrivées à une halte extrême, en plein Herefordshire, comté frontière traversé par les eaux de Galles et sous les collines duquel survivait au cassement du royaume une poignée de seigneurs loyaux, tous plus ou moins voisins du Cheshire. Gloucester, à la fin, sous les poussées rancunières de Montfort, était plus près de la grossir que de s'enfermer dans son propre fief. Par ses mouvements de colère, Leicester envoyait donc à cette résistance de bordure un renfort involontaire ; marchant dessus, il lui montrait le chemin. Et Lord Edward le voyait aussi : lui-même entraîné par sa cage, il n'était pas rendu beaucoup moins près de ses ultimes fidèles. Son évasion lui avait été lisible dans la position des choses que de Montfort, à la fois, faisait mal et trop bien. Or, fait étonnant, qui brouilla les pistes, le prince fila du côté de Wychwood, à l'opposé de la frontière et vers où personne ne chercha tout de suite. Je ne l'y attendais plus moi-même, mais j'étais son mobile, inconnu de ses poursuivants.

Tout de même, dès son recul exécuté, sa parole tenue, restait au prince à ressauter le pas avec moi. Il lui fallait repartir dans le sens du couchant, par-dessus de Montfort, son obstacle, et rejoindre ses amis des Marches du nord et de l'ouest, et desquelles, une fois convaincu de sa retraite orientale, on ne repenserait pas à le couper. Les fausses pistes, prises à l'envers, devinrent les bonnes, mais ce détachement que nous faillîmes croiser de trop près n'aura vu en elles que la fuite ; il reviendra bredouille du labyrinthe de cette forêt battue par bien d'autres fuyards, et ne s'imaginant plus nous suivre. Nous réussîmes sans plus de peine à retourner assez longtemps sur les pas du prince, ni sans presque de crainte à passer les troupes de Montfort. Elles étaient elles-mêmes occupées de leur situation dangereuse et ne supposaient guère à cette heure le danger que leur masse, même de dos, représentait pour des solitaires.

Je me retrouvais à longer la Wye par des pâturages de coteaux, que dégraissait la chaleur d'une journée transparente, jusqu'aux environs de Galles, continuant une route apparemment toute tracée sous mes pieds, déjà, comme au creux d'une main.

VIII

La captivité du prince l'avait empêché d'agir, non de former ni de mûrir des projets extraordinaires ; ceux de son évasion et de son ralliement, mais un troisième aussi, qu'il me dévoila sur le tard, quand l'ensoleillement du pays se couchait au loin, sur la ligne des troupes que Gloucester et les seigneurs des Marches finirent par rassembler : Lord Edward me ferait passer de la chasse à la guerre. Les événements, me dit-il, voulaient toutes ces choses à la fois.

À Lewes, au bas des collines de craie, de sublimes archers avaient travaillé à sa déroute ; tous des Gallois qui, jouant le jeu de Montfort, affranchissaient des anciennes règles anglaises leur farouche pays de Cymru. Leur présence avait été la plus décisive, lorsque mis en des rangs étagés sur la pente, comme d'étranges choristes, pour appuyer les infanteries rebelles, ils changèrent les meilleurs cavaliers royaux en des cadavres de hérissons traînés au galop dans les boues agricoles. On aurait dit des piquiers élançant à chaque instant, parce que toujours réarmés, toute leur ferraille meurtrière, que celle des armures au loin attirait comme des mouches. D'ailleurs, me dit encore le prince, les Gallois déployaient des arcs plus longs qu'aucun homme, et les dards lâchés par la force géante auraient traversé

une porte de chêne ; ils mordaient les cuirasses comme une chair d'enfant, avec des bruits de bouche infernaux. Epuisés d'horreur et transpercés à force de morsures, ivres du sang perdu, certains avaient cru se battre contre des ogres invisibles, d'autres avec d'impossibles oiseaux carnivores.

Son histoire, qui bien sûr captiva tout ce que j'avais d'intelligence, m'apprit également qu'il avait la hantise des archers de Galles, au moins autant que de son oncle. Et leur présence lui avait été rappelée sans cesse en son voyage d'emprisonnement, les ayant revus toujours près de son escorte, soit en groupe d'arrière-garde ou qui prenaient aussi leurs cantonnements à l'écart de tous, tels en repos qu'ils étaient à l'attaque. Il devait sans doute à sa valeur d'otage de n'être pas mort à Lewes, ni même en cours d'évasion, mais justement aussi d'avoir pu les épier de plus près entre-temps. Dans les airs du prochain lieu de bataille, il combattrait le sublime par le sublime, décidé qu'il était à m'embusquer parmi les meilleurs hommes d'épée, me braquant du haut du dernier rempart de cavaliers à faire écrouler sur l'ennemi.

C'était attendre beaucoup de mes dons d'armes et de ma fougue, qu'à moi seul je fisse assaut de meurtres avec de tels artilleurs, toutes ces haies d'archers qui borderaient leur moitié du champ de bataille et cracheraient tant d'épines à la fois. Mon prince avait une vertigineuse idée de moi. Il s'étourdissait de paroles m'encourageant à rentrer plus loin dans la danse acrobatique ouverte à Wychwood, jusqu'à mener cette danse guerrière à laquelle, me répétait-il en chemin, tout m'invitait aujourd'hui.

d'hui. Mais c'est une seule de ses paroles, comme échappée du flot, qui excita mon ardeur : Lord Edward, par hasard ou ruse, me confirma ce dont je m'étais douté jusqu'ici sans trop de conscience, que Simon de Montfort était fils d'un autre terrible comte du même nom. Celui-là, je ne savais que trop parfaitement qu'il avait pris Toulouse à son peuple, jadis, et tant fait souffrir sa prisonnière qu'une libération désespérée de la ville s'était complotée dans les campagnes amies. Mes doux parents étaient morts d'avoir eu part à la pauvre tentative qui arriva, très richement punie par les nouveaux maîtres du Nord. Je ne pouvais plus rien défendre à présent, ni personne, mais avoir toutes les impulsions de la vengeance, oui.

Par une certaine chance, je m'étais déjà vu tuer un homme et fait à l'idée par deux fois, dans Wychwood même, de m'y revoir abondamment. Par contre, je savais manquer d'une chose moins invisible que l'idée de me défendre ou venger, et qui elle aussi ne m'était plus inconnue. Cette chose, je la cherchais de longtemps, je crois, et tous les événements du monde, dont ceux qui me voulaient tant au combat, ne m'auraient jamais invité mieux à la détenir que sa seule attraction. Restait à calculer de tête le lieu de cette force d'après la direction obstinée de mon parcours, par un trait imaginaire sifflant de la Garonne à la Wye, mais j'étais sûr du résultat : un grand arc m'attendait en Galles. J'en avais la très longue flèche au cœur depuis l'enfance. Dès que Lord Edward prit son élan pour franchir au galop, droit devant, la dernière distance qui le séparait du rassemblement des Marches, moi je pris la gauche à même allure, sans avertir.

IX

C'est par force, néanmoins, que j'eus mon arme galloise. Elle ne m'attendait pas sur une branche, comme si les grands arcs poussaient dans les arbres de ce pays, les longues flèches dans ses herbages. Je dus arracher ces choses au vieil armurier d'une espèce de bourgade abandonnée sur la première hauteur de la Wye galloise, presque trop bien en vue de son cours anglais. Le château des parages était si lointain, sur la seconde hauteur, qu'alors une lune entière parvint à peine à m'en découper une tour au passage, dans un œil des brumes. L'endroit dont je parle et ne sais plus le nom, celui-là trop imprononçable, avait donc son armurerie sans être armé lui-même, ni défendu : nulle garnison pour hanter ce coin de frontière. Ou bien tous les Gallois valides faisaient autant d'archers appuyants les offensives et les tricheries de Montfort, ou bien ce pays perdu m'ouvrait une brèche intime, provocante, par bravade ou abandon, je ne sais, mais à ce point de mon voyage, je suivais sûrement un troupeau d'étoiles que la mienne avait adopté.

Je découvris d'abord un grand arc suspendu, oui, mais en guise d'enseigne, et je sortis la maison du sommeil par des ruades à la porte. Ni ses vieilles planches de chêne mal dressées, ni la sorte de vieux nain que j'aperçus derrière n'étaient de force à

supporter mes coups. Je n'eus pas à demander mon réarmement avec plus d'insistance, car le petit homme craignait aussi pour sa minuscule enfant, guère craintive elle-même et plutôt curieuse, qu'il tentait d'éloigner un peu de ma vue.

Mais sa fille était moins belle que ses œuvres de bois, dont une qu'il prit sur la table. Son signe de tête m'indiqua la porte et fixait ainsi le prix de mon départ. L'arme était encore plus haute que le langage du prince m'avait fait imaginer (et même l'enseigne), très élancée mais lourde à tenir, droite et sans nœud, régulièrement blanche et presque sans grain, comme quelque ivoire, et bandée par une corde qui donnait un son grave de bourdon, redonnant vie à la matière des arbres.

Mais je n'avais pas besoin, certainement, que du seul grand arc et de sa corde musicienne. Pour faire comprendre au vieux que sans être Gallois, j'étais suffisamment archer pour éviter le piège d'une arme incomplète, je dus imiter à grands gestes, sous de longs sifflements, la parabole des flèches légères et rapides, que la distance n'arrête pas.

Autant que j'en pouvais porter, je reçus des flèches à plumes d'oison, et soudainement mes genoux si forts faillirent plier sous le souvenir d'anciennes douceurs. Et je vis aussi des images de membres fins dans la blancheur des branches du grand arc. La fille sentit, je pense, que ma douleur était amoureuse mais lointaine. Je sortis de cette maison en me demandant si j'étais triste ou gai. Lorsque la porte fut refermée, je pris encore le temps de faire un demi-tour et d'y lâcher un bon coup d'essai. J'eus ma réponse en voyant disparaître mon trait dans

le bois des planches, y laissant ses plumes avec un effroyable claquement de dents. Il ne me restait plus qu'à sourire. J'avais la grande arme galloise, avec son fil et ses aiguilles, et mon prince aussi serait content, qui me pardonnerait mon écart.

X

Lorsque à l'aube, je reparus du côté de l'Angleterre avec mon trésor, des soldats en patrouille me prirent pour un traînard partant rejoindre le gros des archers de Montfort. Je me laissai tout bonnement arrêter, croyant saisir l'occasion d'arriver quand même à Lord Edward. Je ne fus pas amené à lui. J'étais tombé sur des hommes des rangs de Gloucester, lesquels préférèrent me montrer à leur chef. Entre-temps, à chaque fois que leurs yeux plissés de rire avaient interrogé ma laideur, j'avais craint d'être d'abord exhibé comme un singe au long des troupes cantonnées, pour qu'elles-mêmes se divertissent à me voir et à tirer sur mes chaînes.

Le prince devait avoir vaguement informé Gloucester qu'un mystérieux archer qu'il emmenait avait pris la fuite au moment de rallier. Pour un esprit terre à terre, servi par une main prompte, mes explications furent autant d'excuses inacceptables et me valurent chacune d'être frappé. Je reçus aussi des coups pour mon apparence, comme afin d'éprouver sa vérité, mais ce sont les injures qui firent mal. Le général qui avait trahi deux maîtres ne fut pas lent à m'accuser, moi, de trahison. Ma fuite, le lieu de mon arrestation et mon arme voulaient dire que j'avais déserté mon souverain pour aller me faire initier en

Galles et rejoindre mes frères auprès de Montfort. Ses soldats rieurs ajoutèrent que les archers, malgré toutes les apparences qu'ils prennent pour s'embusquer, forment un seul peuple, traître et lâche, qui refuse le corps à corps mais qui de loin perce les braves.

À propos d'un peuple d'archers, je ne sais pas encore, mais je dis que ce vieillard possédait la science de renverser les rôles autant que les situations. Par son jugement, la partie supérieure de mes desseins devenait la plus sombre. Je serais pendu sur-le-champ et démembré ; puis faute d'avoir celui de Londres, c'est à l'entrée du pont d'Hereford qu'il m'exhiberait la tête, pour la prochaine aube.

Ma poitrine se mit à pousser des cris d'alarme et des chants de fureur jamais entendus. Elle les fit si puissamment aigus qu'ils déchirèrent les airs jusqu'à l'autre bout des troupes, et glaçant assez du sang de mes bourreaux pour donner à Lord Edward le temps d'arriver sur les lieux. Pourtant, son cheval bronchait comme un âne sauvage, les oreilles dressées comme des cornes. Quand le prince me vit dans mes chaînes au milieu du rire figé des soldats et que je lui montrai du regard ma belle arme et mes munitions déposées aux pieds de Gloucester grimaçant, il comprit mon aventure et mon malheur.

Il eut du mal à convaincre le comte de laisser en vie la créature attrapée par ses hommes et condamnée par sa main devant eux, mais surtout à me faire accepter pour allié. Gloucester reparla de trahison et argumenta longtemps contre mon arc. Il se trouvait des armes à ne pas employer entre chrétiens, et les Gallois

de Montfort avaient fait éclater les premières querelles entre les deux comtes. Les contradictions orgueilleuses de mon juge transparaisaient comme les poissons d'un ruisseau ensoleillé, mais il fallait au prince ménager le général qui avait redonné à son camp des forces imprévues. Il trancha la discussion en quelques mots glissés à l'oreille du vieil homme et qu'il me répéta par après. D'abord, ceux qui persistaient dans leur trahison persistaient seuls à mériter la corde et leur démembrement, car il reprenait les autres à ses côtés, comme il le prouvait avec la personne même du comte. Ensuite, je ne m'étais sûrement pas défendu contre sa patrouille, moi qui à moi seul avec cette arme vaudrait une armée de plus au combat. Enfin, de Montfort était un démon et un démon n'est pas chrétien. Gloucester répéta haut et fort cette dernière chose en riant puissamment et répondit comme à ses hommes que c'était ce qu'il voulait entendre sortir de la bouche du neveu. Quant à mon sujet, mes flèches vaudraient peut-être bientôt mes cris empoisonnés, mais il attendrait de voir.

Il ne perdit rien à le faire sagement.

XI

Les jours d'après passèrent comme devant le temps. À sa course ils montraient un nouveau chemin, plus rapide encore, et, comme nous, les événements galopèrent au-delà des augures. L'immense chien de Montfort, que nous attendions d'un pied si ferme, trouva moyen de nous surprendre en allant assaillir nos châteaux d'Usk et de Monmouth, juste un peu trop loin de nous après la frontière et soudainement indéfendables. Lord Edward les lui laissa pour prendre en échange les ponts de la Severn, et tout se passa comme j'ai dit : Casnewidd ar Wysg, nos galères contre ses navires, là où je ne regardais même plus, avec de part et d'autre des renforts dont je ne comprends toujours pas la venue et l'existence, et notre chevauchée noire sur Kenilworth. Mais en ce lieu ce sont mes yeux à moi et mes flèches galloises qui ont percé les brumes flottantes assez vite pour ébahir dans l'aube les renforts du fils et les jeter avec lui d'un sommeil dans l'autre par la force du cauchemar. Lord Edward profita donc de sa ruse à l'endroit des Montfort pour m'expérimenter sur des hommes. Et ce fut à la face d'un Gloucester auquel il a suffi pour comprendre de voir l'engin de guerre lâcher les coups dans l'invisible à la vitesse d'une vipère et d'entendre en réponse aux sifflements la nuée des cris monter de derrière les vagues de brume qui rougissaient de sang. Le

massacre fut pire qu'à Wychwood, mais ce n'était pas la bataille que cherchait mon prince, où j'avais encore été le seul archer. Je le compris aux quantités de grandes flèches nouvelles qu'il me fit apporter sur sept charriots comme émanés de l'enfer.

Il ne perdit de plus à Kenilworth que le temps de faire ramasser les bannières du vaincu, que mes morts épineux ne lâchèrent pas facilement. Les hommes à la tâche crurent devoir les brûler pour son plaisir et se préparaient à le faire quand il expliqua que non, à la surprise même des autres généraux. Sur-le-champ nous retournions plutôt avec elles à Worcester. Arrivés à la ville, nous rêvâmes moins à l'usage de ces couleurs haïssables que de reprendre un peu de nos forces et du souffle perdu à dévorer les chemins. Et nous voilà mangeant encore de la route, déjà. Nos trois colonnes convergent à peu près sur Evesham, où nous devrions tomber sur le vieux Leicester tentant de rallier, sur la route de Kenilworth, un fils auquel il croit encore. Gloucester mène sa colonne à droite et la moitié des seigneurs en font une à gauche. Celle de Lord Edward, où je vais à son côté suivi des autres et de mon bagage, a pris le centre et les devants, et c'est nous qui dans la nouvelle aube portons bien en vue les bannières ennemies au-dessus de nos milliers de têtes.

Mon sentiment est d'avoir marché depuis Toulouse pour ce qui m'arrivera. Maintenant que j'ai refait dans ma tête les jours passés, je vois mieux que jamais en avant, de mon prochain pas jusqu'aux années qui suivront ma fin.

XII

Les brumes amies de Kenilworth resurgiront au-dessus d'Evesham en un prodigieux orage qui bouchera le ciel et troublera les yeux impatients. Simon de Montfort prendra facilement notre colonne déguisée pour les renforts qu'il cherche avec trop de fièvre. Quand il aura compris la ruse de Lord Edward et tout ce qu'elle voudra dire, Gloucester et les seigneurs nous accotant au loin dans l'aube noire lui presseront déjà les flancs. Ecrasé de menaces, il tentera une sortie d'Evesham en fonçant droit devant lui, la gueule ouverte et les crocs agités. L'assaut enragé du chien repoussera sans doute un peu la tête du grand oiseau rampant que nos forces déployées dessinent sur les plaines marneuses, mais lorsque les deux ailes se refermeront sur les coups de bec donnés dans le recul, la gueule ne s'ouvrira plus que pour hurler à la mort. Ceux qui feront un dernier cercle d'armes autour du vieux Leicester seront mutilés avec lui. La ruine et l'expulsion des Montfort d'Angleterre pourront déjà se lire dans les morceaux des corps, plus sûrement que dans une chose écrite.

Cette victoire d'une nouvelle et jeune couronne sur les rebelles, je n'y aurai pas aidé. Je décevrai mon prince, mais je n'échangerai pas de dards avec les scorpions de Galles. Il aura déjà eu la juste quantité de ruse et d'aide du ciel pour les écri-

ser. Moi, plus que d'abattre du chemin, je suis épuisé de répandre la mort. À trouer les animaux et les hommes, j'ai violé la loi des deux rives où s'écoule mon temps. Voici que je devrai chercher avec ma poitrine suante les flèches galloises tombant aveuglément sur nous dans la noirceur du matin.

Les soldats de Gloucester avaient raison de croire à un peuple d'archers. Je lui appartiendrais si j'étais un homme jusqu'au sol. Le vieux traître lui-même n'avait pas tort : j'épouse à demi la cause du pays de Cymru. Les Gallois perdront cette bataille obscure, mais je mourrai près d'eux à Evesham et par leurs flèches aux douces plumes ; je les aurai toutes eues au cœur. Leur faute aura été de les prêter aux rebelles parce qu'eux-mêmes sont indociles. Edward leur aurait tout pardonné, comme à moi, pour les compter parmi le ralliement des Marches, quitte à reperdre Gloucester. Les trahisons ne sont pas toujours les bonnes, ni les loyautés.

Mon erreur est plus profonde. C'est d'avoir utilisé ma richesse contre les races qui se croisent en moi comme des routes de retour, toutes plus âgées et moins terrestres que les caillouteuses d'Angleterre, et que je n'ai prises qu'en vue d'Evesham, trop tard. Les astres enseignent où marcher, mais les mains restent libres de construire ou de détruire au passage, les yeux de voir par dedans ou dehors. J'aurais dû montrer en mon sein la réunion des différences, penser à réconcilier les pires ennemis par l'exemple de ma nature mise à nue. J'aurais empêché la mort des hommes de Galles et des bêtes de Wychwood, de mon compagnon au livre, que je comprend mieux à force de voir agir

les idées sur les choses, peut-être de mes père et mère et de tous les êtres, même des Montfort ; et je vivrais au-delà d'ici.

Rien n'arriverait non plus de ce que je vois au plus loin de mes sens, qu'Edward partira combattre et tuer jusqu'aux hommes d'Orient avec plus de charriots encore et de grands arcs volés aux cadavres d'Evesham, dont au mien, cette chair de cuir et de traître que Gloucester aura le plaisir enfin d'écarteler ; et finalement, il exposera ma laideur à l'entrée du pont de Londres. C'est une chance que j'aie eu ce fruit de moi-même, en mes jeunes jours, avec le plus bel et doux arbre des hautes forêts de France.

Fin

Copyright © 2025 Claude Marc Bourget

Tous droits réservés pour tous pays.

